



N°78

Le Lien



L'eau dans nos villages

BULLETIN SEMESTRIEL
DES AMIS DU GRANDVAUX
DÉCEMBRE 2014

Siège social : Mairie de Grande Rivière
39150 SAINT LAURENT EN GRANDVAUX

Gérante : Fabienne LACROIX
39150 GRANDE - RIVIÈRE

SOMMAIRE

Le semestre des Amis du Grandvaux	<i>collectif</i>	4
La fête du morbier et la morbiflette	<i>collectif</i>	5
Au jardin	<i>Collectif des jardinières</i>	6
Les Bourgeois-République de Chaux-des-Prés	<i>Roger Bourgeois</i>	8
Michelines et autorails	<i>Bernard Leroy et Michel Chapoutot</i>	9
Poésie : La charrue - Le bois	<i>Michel Jacquemard et Pierre Tissot</i>	11
Le droit de passage	<i>Auguste Bailly</i>	12
Correspondance de poilus en 1915	<i>Fabienne Lacroix et Bernard Leroy</i>	14
L'eau dans nos villages (1 ^{ère} partie)	<i>Jean Louvier</i>	17
Copeaux en Grandvaux	<i>Christine Leroy</i>	20
Des familles d'artisans du bois	<i>Christine Leroy</i>	24

Le Lien n° 78
décembre 2014

Revue semestrielle de l'association
Les Amis du Grandvaux servie aux
adhérents

Crédit photos :
Bernard Leroy, sauf mention contraire

Mise en page : Bernard Leroy

Conception de la 1^{ère} page :
Mickaël Houriez (fond de page :
archive Louis Charnu)

Impression : Estimprim
à Champagne

Les articles insérés dans le Lien
restent sous la responsabilité de leur
auteur et n'engagent pas la responsabi-
lité de l'association.

Siège de l'association :
Mairie - 15, Les Guillons
39150 Grande-Rivière

Courriel : amisdugrandvaux@free.fr

Site internet :
amisdugrandvaux.com/jura

Événements à venir

Conférence de printemps

Elle se déroulera le mercredi 15 avril 2015 à 20 heu-
res et portera sur les faïences de Salins avec, comme
conférencier, Daniel Clot, auteur de beaux ouvrages
sur ce sujet. En complément, nous visionnerons le
court-métrage « Les faïenciers de Salins ». Entrée libre.

Assemblée générale

Jeudi 30 avril 2015 à 20 heures.

Sortie du 1^{er} mai 2015

Nous irons à Salins. Les détails seront communiqués
avec la convocation à l'assemblée générale.

Exposition de l'été 2015

« À pied, à cheval, en voiture »

L'exposition coïncidera avec le 40^{ème} anniversaire de
l'association que nous fêterons comme il se doit.

Nous évoquerons les moyens de transport des hom-
mes et des marchandises ainsi que tout ceux qui uti-
lisaient les chemins et les routes.

À cette occasion, nous faisons appel dès maintenant à
nos adhérents pour des prêts de matériels ambulants
ou de documents et pour qu'ils nous fassent part de
leurs souvenirs.

N'hésitez pas à contacter Fabienne Lacroix, Liliane
Grandmaître ou Christine Leroy.



On croit toujours que l'exposition estivale est à sa préparation, mais en fait elle continue de vivre par les réflexions qu'elle suggère.

Cet été, du tavaillon à la toupe en passant par les seilles, nous avons pu réaliser à quel point nos anciens avaient su observer la matière première qui abondait pour l'adapter à leurs besoins.

Sans l'avoir examiné au microscope, ils avaient compris que le bois fendu résisterait mieux à la pluie et au vent que du bois scié.

Sans avoir fait un lycée du bois, ils savaient qu'il valait mieux utiliser le buis pour tourner et le tilleul pour faire des sabots.

Sans avoir besoin d'autre chose que du bois, en inventant leurs propres outils, ils avaient appris à brider une branche d'épicéa pour en faire un cercle destiné à assembler des planchettes savamment découpées.

Sans aller chez le quincailler du coin, ils étaient capables de se fabriquer fourches, échelles, balais et autres objets utilitaires rien qu'avec le bois de leurs forêts.

« La richesse, ce n'est pas de posséder, mais de savoir utiliser » apprenait-on aux enfants d'alors. Et de là sont nés toutes sortes de savoir-faire.

Activité complémentaire pour la plupart des paysans, elle devint parfois la principale. On constatera encore dans ce Lien qu'il existait une multitude de petits ateliers dans nos communes, certains ayant même réussi leur mutation vers l'industrie.

L'arrivée du plastique a eu vite fait de remplacer le bois. En une ou deux générations tout a

disparu du Grandvaux. Aujourd'hui pourtant, la ressource est toujours là, mais plus aucune scierie ne fonctionne et les savoir-faire ont commencé à disparaître.

Bien sûr, on ne va pas regretter de ne plus marcher en sabots et de ne plus faire la lessive dans un cuveau, mais le fait de prendre conscience de la formidable capacité d'adaptation de ces hommes à leur environnement et de leur sens aigu de l'observation (que notre société de consommation tend à nous faire perdre) nous aide à les connaître mieux.

Aux Amis du Grandvaux, on a toujours envie d'aller plus loin car l'histoire ne s'arrête pas là où on l'a laissée. Vous en découvrirez une autre preuve dans ce bulletin. En effet, une carte postale, en apparence plutôt banale, peut révéler beaucoup d'informations pour peu qu'on l'examine de plus près (le sens de l'observation de Bernard Leroy est encore bien développé, je peux vous l'assurer !)

Donc, le Lien vous renseigne, vous apporte des indications, peut-être même des réponses.

Mais dans ce mot, est-ce qu'on n'entend pas aussi enseigne, et n'était-ce pas un des souhaits des fondateurs de l'association, qui aura 40 ans en 2015 ? « Proposer des activités récréatives et éducatives à ses adhérents » disent les statuts.

Quarante ans plus tard, on dirait qu'on a su garder le cap.

Mais avant de fêter cet anniversaire, la neige n'ayant encore pas blanchi les sapins, c'est avec une photo d'automne que nous avons choisi de vous adresser nos meilleurs vœux de bonheur et de santé pour l'année à venir.

Heureuses fêtes de fin d'année et bonne lecture à tous !

Fabienne Lacroix

LE SEMESTRE DES AMIS DU GRANDVAUX

Les ateliers du lundi et du mercredi ont repris dans l'ancienne école Auguste Bailly à Saint-Laurent, où une salle vaste et bien équipée a été aimablement mise à notre disposition par la commune. Le but de ces ateliers est de concevoir et fabriquer des objets décoratifs et utiles qui seront mis en vente dans la boutique de l'exposition d'été. Ces réunions hebdomadaires se poursuivront jusqu'à la fin du printemps 2015.

Originalité et créativité avaient valu un grand succès aux réalisations de 2014.

Chacune et chacun peut participer selon ses disponibilités, ses savoir-faire et ses goûts.

Tous les lundis et mercredis de 14 à 18 heures.

Chantier d'automne et d'hiver très peu visible de l'extérieur : la remise en état de la cave. Cette pièce, située en contrebas de la façade ouest (celle qui regarde le Foyer Louise Mignot), présente une originalité : voûtée et assez haute, elle supporte un plancher intermédiaire. Les travaux ont consisté en un décrépiage complet et un recrépiage à l'identique.

Samedi 13 septembre, nous avons reçu chez la Louise une vingtaine d'anciennes et anciens Éclaireurs de France séjournant pour quelques jours au Chalet du Bugnon.

Après une découverte de la ferme sous la conduite de Fabienne. Roger a présenté un montage vidéo évoquant la vie des rouliers, projection qui a été très appréciée.

La visite s'est terminée autour d'une table avec boissons et sèches.

Très satisfait de l'accueil qu'il a reçu, le groupe a fait part de son désir de revenir en Grandvaux.

photo Christine Leroy



Les fidèles des chantiers du vendredi après-midi ont fait également leur rentrée. Au programme : poursuite des travaux dans les pièces à bise, rangement dans la grange et les greniers et pour bientôt, début de la construction du bacu.

Une autre activité moins spectaculaire mais tout aussi indispensable a lieu également ce jour là. Il s'agit de la poursuite de l'inventaire des collections, débuté il y a trois ans. Ce travail de longue haleine est loin d'être terminé (le sera-t-il un jour, les dons et les acquisitions étant réguliers ?). Chaque objet est nettoyé, doté d'un numéro d'inventaire, photographié et classé.

Il s'agit d'une opération incontournable puisqu'elle permet savoir ce que l'on a, de mener des études sur les collections (outils anciens par exemple), de concevoir plus facilement les expositions et aussi de procéder à des échanges temporaires avec d'autres associations ou organismes, en toute sécurité.



Nous recherchons toujours des habits anciens (de préférence avant 1914). Suite à l'incendie de Saint-Laurent qui a détruit une grande partie de notre garde-robe, nous n'avons toujours pas reconstitué nos collections. Ces vêtements sont utilisés tout au long de l'année dans le cadre d'animations, de reconstitutions de scènes de la vie rurale, d'expositions.

Si vous en avez, pensez que les Amis du Grandvaux en feraient bon usage.

LA FÊTE DU MORBIER ET LA MORBIFLETTE

La fête du morbier à Morbier s'est déroulée le samedi 23 août sous un ciel un peu chargé mais dans la bonne humeur. Les Amis du Grandvaux avaient revêtu leurs beaux atours, les traditionnels bien entendu, et Gilbert a fabriqué un morbier, généreusement affiné aux Chauvins à notre attention.

Comme chaque année, ce fromage était destiné à la morbiflette de l'automne. La soirée, devenue traditionnelle, permet de remercier les bénévoles de l'année ainsi que les artisans ayant participé aux animations de l'exposition d'été. Et, en ce 7 novembre, quatre-vingt dix personnes avaient répondu à l'invitation, soit dix de plus qu'en 2013.

Peut-on y voir un signe de la vitalité de l'association et de l'esprit convivial qui y règne ?



Bonne idée, proposée à l'A.G. de 2013, bien accueillie mais non suivie, renouvelée avec ironie en 2014 par le chef jardinier, et là, trois apprenties se décident.

Un certain mardi est fixé avec rendez-vous sur le théâtre des opérations : le jardin de Jean-Pierre. Manque de chance, il pleut. Alors, autour d'un bon feu, nous recensons les outils indispensables en justifiant leur usage.

Comme il pleut toujours, examen de la bonne conservation des légumes de l'année passée : pommes de terre (« Désiré », les préférées de Jean-Pierre) lavées, séchées et stockées dans des caisses en bois, carottes, lavées, séchées soigneusement, collets coupés et rangées dans une ancienne glacière, en couches séparées par du papier essuie-tout.

Heureusement, le soleil est de retour pour la séance suivante. Notre prof-jardinier nous explique comment il faut penser le jardin : prévoir les allées avec une bonne largeur pour marcher à l'aise

et circuler avec la brouette... et en route pour le tour du jardin, ce par quoi doit commencer tout jardinier qui se respecte.

Le rythme des rencontres-jardinage suivant son cours, nous plantons et semons suivant les indications du calendrier lunaire Rustica.

Pour semer : d'abord une planche, surtout pas de cordeau ! le sarcleret et un manche en bois pour tasser le sillon (pas celui de l'outil). Les petites graines seront mélangées, suivant leur grosseur, à du sable fin et ne pas semer par grand vent ! Ensuite, répandre le terreau de semis et plomber (tasser) avec le dos du râteau.

Il faut arroser, alors voici l'arrosoir, avec sa pomme à l'envers s'il vous plaît (effectivement, à essayer, cela évite bien des désagréments en fin d'arrosage).

Pour planter : toujours la planche mais avec encoches de chaque côté - 40 cm d'écartement d'un

Photos Jean-Pierre Thouverez





Rutabaga



Chou-rave

côté et 30 cm de l'autre - surtout pas de plantoir, une truelle !

Ensuite arrosage, sans pomme cette fois.

Après tout ça, peu à peu, le jardin se trouve rempli surtout avec les plantations personnelles de Jean-Pierre qui, spontanément, nous a donné une partie de sa récolte d'oignons pour la morbiflette du 7 novembre.

Un beau jour : « qu'est-ce que c'est que ça ? »

Amusement du jardinier, on tourne et on retourne autour. Aucune solution n'est la bonne.

« Mais ce sont des choux-raves !... Ah bon ?... »

Alors, commentaires, photos, ambiance... et s'en suit une discussion animée sur les choux-raves, rutabagas, navets...

Apprendre en se distrayant, quel beau programme, nous ne prendrons plus les rutabagas pour des choux-raves.

*Les jardinières : Françoise Alixant,
Maryse Hugon, Armelle Glavieux
et Colette Poux-Berthe*



Joseph Bourgeois-République est né à Chaux-des-Prés en 1895, dans une famille qui comptera quatre enfants. Sur les trois garçons mobilisés pour la Grande Guerre, tous trois auront la chance de revenir au pays, Joseph, lui, ayant combattu dans la dure campagne des Dardanelles.

De retour au village, prime de démobilisation de 52 francs en poche, sa volonté d'entreprendre le décide à acheter sa première machine de tournerie. Avec celle-ci, le nouvel artisan va donc produire ses

De Chaux-des-Prés à Fouchierans, c'est l'histoire d'une entreprise artisanale qui a dû s'expatrier pour se développer.

premiers objets : des petits jouets et notamment des « cordes à sauter » qui sont dans l'air du temps.

L'homme a sans doute hérité de son père le goût d'entreprendre ; ce dernier, après avoir tenu une scierie, se consacra à la fa-

brication de caisses pour horloges comtoises, qu'il livrait à Morez.

En 1928, Joseph épouse Suzanne Vuaillat, comme lui, native de Chaux-des-Prés.

La coopérative ouvrière de Saint-Claude « Le Diamant » désirant se consacrer uniquement à la taille, abandonne définitivement l'activité du bois et se sépare donc de ses matériels. Joseph Bourgeois-République saisit alors cette opportunité pour acheter une deuxième machine. Avec celle-ci, il va progressivement conduire son entreprise vers la boissellerie. Pour un client miroitier ayant de gros marchés, en particulier sur l'Afrique, l'entreprise connaîtra une longue activité de production de pourtours de bois, imitation bambou, pour différents modèles de glaces. Seul au départ, l'entrepreneur de Chaux-des-Prés finira avec une dizaine d'ouvriers, dont une majorité de femmes.

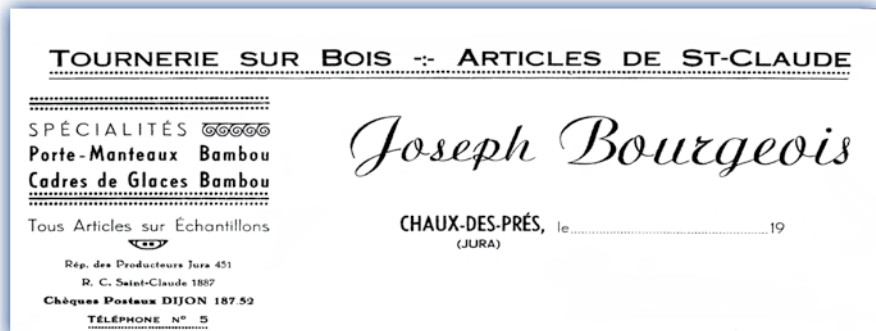
Avec ce personnel, essentiellement local, il rencontre quelques difficultés, notamment l'été, où l'on délaisse volontiers l'atelier pour se consacrer, à la traditionnelle petite agriculture de montagne. Une autre difficulté, beaucoup plus importante celle là, va conduire Joseph Bourgeois-République à prendre une décision lourde de conséquences. En effet, désirant agrandir ses ateliers, on ne lui permet pas d'acquérir les terrains nécessaires « rue Derrière » ; cette raison l'oblige à quitter Chaux-des-Prés en 1954.

Quant à déménager, l'entrepreneur opte pour la plaine jurassienne, à proximité de son fournisseur en bois de verne d'Arc-et-Senans. Des locaux se trouvant vacants à Fouchierans dans l'ex-fonderie Audemar, l'entreprise s'y installe. L'activité reprend avec de nouveau du personnel féminin, pour continuer la fabrication de jouets, puis plus tard, des manches d'outils. À l'âge de la retraite, Joseph cède l'entreprise à son fils unique, Roger.

Celui-ci va complètement changer l'orientation de l'entreprise pour la consacrer, d'abord à la fabrication de caisses à bouteilles, plus tard de palettes, face à l'énorme demande locale, en particulier de la société Solvay. L'entreprise comptera jusqu'à cinquante ouvriers. Roger et son épouse marqueront également la vie locale, lui, élu maire de 1959 à 1965, son épouse, institutrice de longues années.

Le fondateur, Joseph Bourgeois-République, décédé en 1975, repose au cimetière de Chaux-des-Prés, aux côtés de son épouse.

Roger Bourgeois



Pourquoi un véhicule ferroviaire n'ayant circulé que trois ou quatre ans sur la ligne des Hirondelles a-t-il laissé un souvenir si vivace ? Comment le nom populaire de « micheline » est-il devenu, dans le public, synonyme d'autorail pour de longues années ? (Il s'utilise encore !).

Ces questions sous-entendent plusieurs réponses. Tout d'abord, le confort des michelines, roulant sur pneus, était très supérieur à celui de tous les engins de l'époque. Ensuite, elles matérialisaient un retour à la normale après cinq ans de pénurie, voire d'absence, de carburant. Enfin, il était bien tentant de déclinier le nom du constructeur (Michelin) en un élégant prénom féminin.

Monsieur Michel Chapoutot, qui a été en poste à la gare de Saint-Laurent, puis de Morez entre 1947 et 1955, se souvient des michelines :

« En avril 1947, lors de mon arrivée à Saint-Laurent, circulaient des autorails du type « micheline », sur pneus, dénommés « de 56 places », ZZ R 1 à 6, puis renumérotés XM 4301 à 4306. Ces

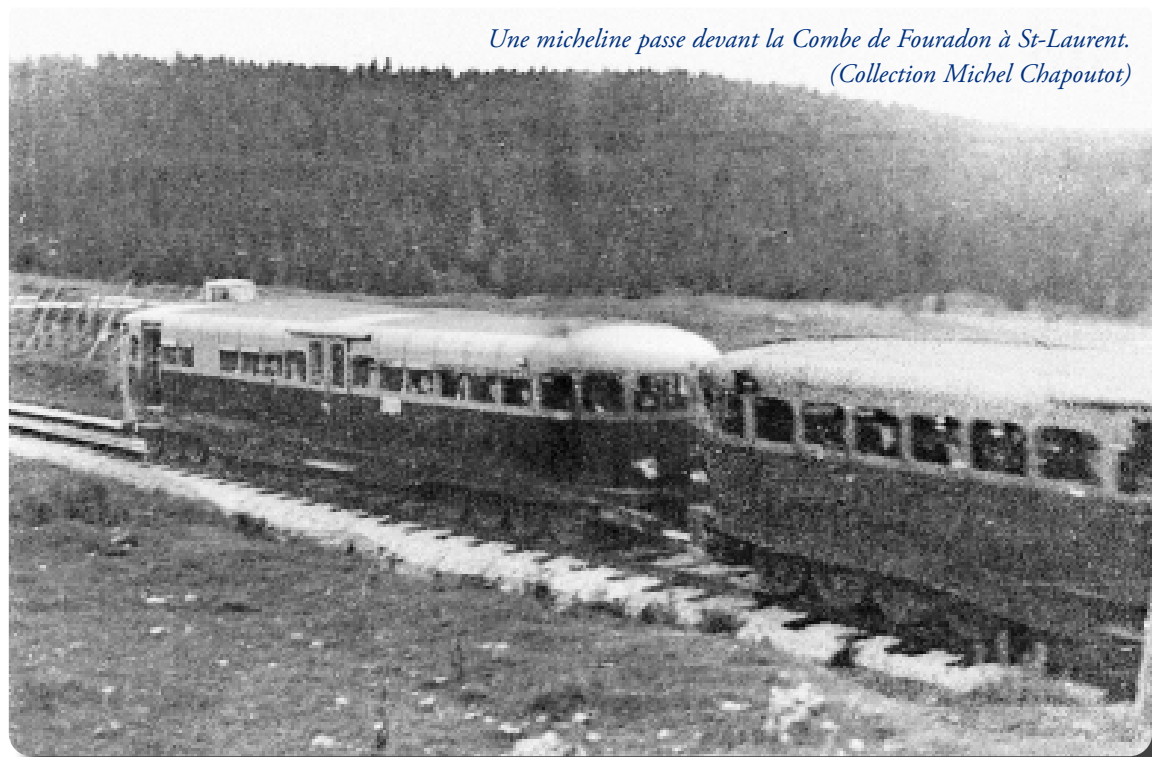
autorails, d'après les notices techniques, étaient du type 21, construits en 1935, équipés d'un moteur à essence Hispano-Suiza de 250 CV à transmission mécanique. Ils étaient munis d'un attelage central léger (démuni de tampons), pesaient à vide 9,9 tonnes et pouvaient circuler à 105 km/h. Prévus à l'origine en classe unique (3^{ème}), ils ont circulé jusqu'au début des années 1950 en 2^{ème} classe, vu leur nombre de places limité et n'admettant aucune surcharge.

Le soir, ils assuraient un service Besançon - Bellegarde et le matin un service La Cluse - Besançon. Ils pouvaient circuler en jumelage de deux appareils.

Je me souviens que les samedis et les dimanches notamment, en plusieurs fois, il a fallu faire appel aux Cars Charnu pour acheminer les voyageurs vers Saint-Claude, faute de place dans l'autorail. A cette époque, il y avait des tickets d'appel et seuls les premiers numéros pouvaient accéder au train... S'il y avait des places disponibles ».

Voici quelques précisions supplémentaires sur les michelines qui circulaient sur notre ligne.

*Une micheline passe devant la Combe de Fouradon à St-Laurent.
(Collection Michel Chapoutot)*





Le principe retenu par Michelin était d'adapter le pneumatique au rail afin d'obtenir une adhérence élevée (performances au démarrage et au freinage) et un grand confort (souplesse du pneumatique). La difficulté était de concevoir un pneumatique étroit (une dizaine de centimètres) et résistant. Pour limiter le poids supporté par chaque roue, il n'existe que deux solutions, d'ailleurs complémentaires : limiter le poids de l'engin (d'où une caisse en aluminium) et le répartir sur un nombre important de roues (deux bogies à 4 essieux, soit 16 roues au total). Avec un poids en charge de 16 tonnes, chaque roue devait supporter en moyenne une tonne, ce qui était très satisfaisant, mais en gonflant les pneumatiques à 6,5 kg.

La motorisation, puissante pour un engin ferroviaire aussi léger, faisait appel à un moteur existant, équipant certaines automobiles de luxe de l'époque : constructeur, Hispano-Suiza, cylindrée de 11 300 cm³, 12 cylindres en V, puissance 250 CV à 3000 tours/mn. Une belle mécanique, sans doute un peu gourmande selon nos canons actuels. La boîte mécanique à 4 vitesses, embrayage et inverseur, permettait une vitesse maximum de 105 km/h.

Le mécanicien prenait place dans un kiosque surélevé qui assurait une visibilité dans les deux

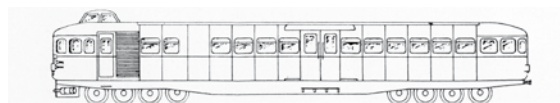
sens et évitait le retournement de l'engin aux terminus. Le nombre de places était de 56, en classe unique. Un compartiment à bagages, un compartiment postal et un WC complétaient l'aménagement intérieur.

Victime d'un coût de maintenance élevé dû aux pneus-rail et d'une gourmandise en carburant inhérent à la motorisation choisie, les michelines furent radiées vers 1955.

L'apparition éphémère de ces engins sur les rails haut-jurassiens n'a pas laissé beaucoup de traces matérielles et fort peu d'images. Concrètement, on peut en voir un superbement restauré, exposé au musée du chemin de fer de Mulhouse.

Les michelines représentées sur les photos font partie d'une série de six autorails commandés par le PLM et livrés en 1935. Après la guerre, la SNCF les affecta au dépôt de Besançon et les confina à la desserte des lignes les moins fréquentées en raison de leur capacité limitée.

Bernard Leroy avec les souvenirs de Michel Chapoutot



LA CHARRUE RENVERSÉE

En pensant à nos pères que l'hémorragie de 14-18 a précipité dans le sillon.



Tout jeune encore,
Déjà ton tour...
Tu viens de lâcher
Le sein fatigué
D'elle... ta mère.
Déjà la terre,
Appelle un homme,
Après un homme.
Ta sœur la terre,
Te veut pour père.
C'est une pièce
Sans délicatesse.
Tu es timide,
Juste solide.
Le cheval tire,
Toi, tu transpires.

La terre colle,
Les corbeaux volent.
La charrue verse
Sans délicatesse.
Ne pouvant lever,
Tu dois dételer...
Cheval est sans mains,
Tu essaies ton rein.
Ne pouvant lever,
Tu es résigné
Sans lui... ton père,
Cheval s'interroge,
Pensant à l'orge.
Tu es orphelin,
Cheval est sans mains...

Michel Jacquemard, février 1979

LE BOIS

*Poème offert par Pierre Tissot, ancien garde forestier à Indevillers
Paru dans Mémoire de l'Agriculture comtoise, Belfort. Transmis par Michel Jacquemard*

Je suis la flamme de ton foyer
Dans la nuit hivernale,
Au plus fort de l'été,
L'ombre fraîche de ton toit.

Je suis le lit de tes sommeils,
La charpente de ta maison,
La table où poser ton pain,
Le mât de ton navire.



Je suis le manche de ta houe,
La porte de ta cabane,
Je suis le bois de ton berceau
Et celui de ton cercueil.
Je suis le matériau de tes œuvres
Et la parure de ton univers.

Pierre Tissot

Dans le cadre des commémorations de la Grande Guerre, voici une nouvelle d'Auguste Bailly tirée de la revue humoristique « Le Rire rouge » dans son numéro 139 du 14 juillet 1917.

Cet hebdomadaire fut créé en 1894 par Félix Juven, qui, dès le début, s'attacha la collaboration de caricaturistes de talent dont plusieurs connurent ensuite la célébrité : Henri de Toulouse-Lautrec, Félix Vallotton, Caran d'Ache, Juan Gris, Jean-Louis Forain ou encore Steinlein. Avant 1900, « Le Rire » était considéré comme la revue satyrique la plus réussie, bien que son orientation franchement anti-dreyfusarde lui ait sans doute coûté bon nombre de lecteurs.

Durant la Grande Guerre, le journal devint « Le Rire rouge » titre qu'il abandonna par la suite pour revenir à son appellation d'origine. Il disparut en 1950. Nous n'avons pas connaissance pour l'instant d'autres collaborations d'Auguste Bailly avec cette publication.

Auguste Bailly avait été réformé deux fois en 1914 en raison d'une maladie de cœur. En 1917, il était toujours professeur de lettres à l'École alsacienne de Paris, établissement réputé qu'il devait quitter en 1918. Il avait déjà publié des œuvres de jeunesse sous le pseudonyme de Jean Save, plusieurs romans (dont Les Prédestinés, en 1909), des nouvelles, un ouvrage historique en 1908 (Les Divins Jongleurs, épisodes de l'épopée franciscaine), mais il n'avait pas encore percé dans le monde des lettres.

Bien que l'année 1917 ait marqué le tournant de la guerre (défection de la Russie, engagement des États-Unis aux côtés des alliés), les choses avaient peu changé pour les poilus, toujours embourbés dans les tranchées et lancés périodiquement dans des attaques absurdes autant que meurtrières. Les mutineries du printemps 1917 n'ont, bien entendu, pas eu d'échos dans la presse de l'époque, censure ou notion d'intérêt national supérieur s'imposant. Il n'est donc pas étonnant que la nouvelle d'Auguste Bailly les ignore et décrive une sorte de « normalité » des tranchées qui durait depuis l'enlissement de la guerre et qui pourrait se traduire par : « gardons le moral, la guerre finira bien un jour, le retour au pays est la seule chose qui compte ».

Sur le plan de l'écriture, le style de Bailly est déjà fixé et le ton de cette nouvelle annonce les romans régionalistes à venir (La Carcasse et le Tord Cou, la Vestale), peintures féroces de l'âpreté paysanne.

Massés dans la tranchée de départ, les hommes attendaient que l'attaque, se déclenchât ; et tandis que la plupart d'entre eux, silencieux, frémissants, les mâchoires serrées, évoquaient, dans une vision rapide, des visages aimés, toute la douceur de la vie, toute l'horreur de la mort, Henri Monnet et Pierre Crétin se querelaient, comme de coutume. Henri Monnet était maigre et sombre, Pierre Crétin gros et joyeux. Nés le même jour, dans le même hameau jurassien, camarades d'école, voisins de culture, compagnons de régiment, maintenant frères d'armes, ils nourrissaient l'un pour l'autre une haine bizarre, qui les faisait inséparables... Ils ne pouvaient vivre qu'en s'injuriant.

- Non, non et non !
- Crétin, va !... Ah ! tu n'as pas volé ton nom !... Fils de bourrique !... Tu n'en as pas besoin de ce passage !
- Avez-vous fini, bougres de fourneaux ? hur-la le sergent dans un mouvement de fureur. Si c'est pas honteux !... Deux pays !... Se disputer, face aux Boches, au moment de clamer !... Et pourquoi ?... Et pourquoi ?
- Pourquoi ?... Pourquoi ?... bégaya Monnet rouge d'indignation. Si vous n'étiez pas nouveau à la compagnie vous le sauriez, pourquoi !... Pourquoi ?... Ah ! là là ! Ce veau-là possède un droit de passage à travers mon plus beau champ... un droit qui ôte censément à mon champ la moitié de sa valeur... Et il n'en a pas besoin, vous comprenez ?... Il peut aller à toutes ses terres sans passer sur les miennes ... Autrefois, je ne dis pas... peut-

- Alors, c'est non ? demandait Monnet avec rage.

être bien que cette servitude avait sa raison... Elle n'en a plus aujourd'hui qu'il a acheté la moitié du pays, et que ses propriétés sont d'un seul tenant... Alors, moi, je lui offre cinq cents francs... cinq cents !... pour qu'il renonce à son droit... Et c'est bien le moment de faire un papier, puisque tout à l'heure on va peut-être bien être crevés tous les deux... Et il ne veut pas !... et il ne veut pas !... - Non, non et non ! répétait Crétin hilare. J'aime mieux mon droit que ton argent. Cinq mille... tu comprends ?... cinq mille !... ça ne serait pas assez !... C'est pour dire !... Je passerai sur ton champ, et mes voitures aussi, et les garçons d'écuries aussi, et ma femme aussi... C'est mon droit... je garde mon droit.

“Je passerai sur ton champ, et mes voitures aussi, et les garçons d'écurie aussi, et ma femme aussi...”

- Mais, bon Dieu !... hurla Monnet.

- Assez !... ordonna le sergent, assez !... Vous me faites baver !...

L'attaque avait été tentée, mais, sous un feu de barrage effroyable, il avait fallu réin-

tégrer aussitôt la tranchée. Une dizaine d'hommes seulement restaient sur le terrain, et, parmi eux, le réjou Pierre Crétin, qui gémissait de douleur, une cuisse brisée, à quarante mètres du boyau.

- Pauv' bougre... fit un des copains... C'est pas commode d'aller le chercher... avé c' sacré marmitage !... On y laisserait sa peau...

- Bon Dieu de tonnerre de sort !... cria tout à coup Monnet, dont la figure s'éclaira d'une satisfaction inhabituelle. J'y vas, moi !... Attendez seulement, et taisez vos gueules un moment... que j' fasse le papier !...

Alors, sous les yeux des hommes ahuris et intéressés, le soldat arracha une page de son calepin, et, de son crayon d'aniline, qu'il enduisait frénétiquement de salive, il écrivit, longuement, péniblement, quelques lignes. Puis, placide, avec des mouvements calmes de laboureur, il sortit de la tranchée, et, debout parmi les balles et les éclatements, il s'en fut vers le blessé.

- Toi !... toi !... C'est toi qui viens me chercher ?... s'exclama le gros Crétin. Ah !... je l' savais bien, que t'étais un bon type... un vrai pote... Un pays... T'as rudement pas la trouille... je ne l'oublierai pas, va !

- Tant mieux, fit Monnet impassible. Parce que, sûrement, ça vaut quelque chose... Hein ?.... Combien que ça vaut ?... Pour moi, ça vaut tout juste ton droit de passage...

- Mon droit... de passage ? ... balbutia Crétin. Ah ! Non !... non !... Mille francs si tu veux ... mais pas mon droit...

- J'ai préparé le papier, continua Monnet. Signe, et je t'emporte.

- Voyons, mon vieux copain !... Mon brave Henri !... Entre pays, on n' se fait tout d' même pas de ces tours de cochons !

- Oui ou non ? scanda Monnet.

- Non, non et non !... J'aime mieux crever.

- C'est ton droit, concéda Monnet. Alors, moi, je m'en vas... Pardon du dérangement.

Il tourna les talons, et s'en fut, de son pas lent, au milieu d'un cataclysme de mitraille, suivi de l'œil par le blessé, un peu soulevé sur son coude, et qui se demandait si c'était sérieux... Mais ça paraissait bougrement sérieux... Monnet ne se retournait pas....

Alors, soudain, une voix s'éleva :

- Allons !... reviens !... reviens ! ... Je vas te le signer, ton foutu papier !...

- J' savais ben... murmura Monnet entre ses dents.

Il s'en revint, souriant d'un air presque aimable, et, sans un mot, tendit à son camarade le papier et le crayon. L'autre signa, en soupirant et soufflant comme un bœuf.

- C'est bon... ça va..., déclara Monnet en repliant soigneusement le papier... Ah ! si tu n'avais pas voulu signer, tu m'aurais salement embêté..., parce que je serais venu te chercher tout de même...

- Crapule ! cria Crétin, les yeux exorbités de fureur.

- Sans rancune... sans rancune..., fit Monnet, bonhomme. Allons, aboule-toi sur mes épaules..., que je te traîne... C'est malsain, par ici...

Et son premier mot aux copains, quand il déposa son fardeau à l'abri du talus, ce fut :

- Je l'ai, mon droit de passage !... Je l'ai, tonnerre de bon Dieu !... Et je l'ai eu pour rien du tout !

La carte postale de la page 13 a été écrite le 23 novembre 1914 par le soldat Paul Martelet et adressée à ses parents, aux Bouviers. (L'orthographe et la ponctuation d'origine ont été conservées). Le crayon à la mine de plomb ou d'aniline bien plus pratique que l'encre et la plume, était d'un usage courant dans les tranchées, chose confirmée dans la nouvelle d'Auguste Bailly (page 12).

Le 3-11-14

Bien chers parents,

Je viens de recevoir la lettre de papa du 16 qui me cause un grand plaisir. bien que je vous aie déjà écrits une longue lettre hier, je vous envoie encore deux mots aujourd'hui. ma santé est toujours assez bonne pour le moment. je pense que vous êtes tous de même. Cher papa et maman ne vous tourmentez pas trop sur notre sort on vous reverra un jour peut être pas trop éloigné. Recevez Chers parents un grand baiser de votre fils qui n'a cesse de penser à vous. P. Martelet.

On notera la qualité du style. Paul avait fréquenté l'école des frères, à Saint-Laurent.

La carte a été acheminée sans timbre, en franchise militaire et oblitérée à Saint-Laurent, le nom de la localité de départ devant rester secret. Le recto de la carte représente un dirigeable nommé « **Zeppelin** » (voir page 13).

Paul était l'aîné de six garçons et quatre filles. Des six frères, cinq firent la guerre de 1914-1918 et un fut tué. Le plus jeune, René, né en 1904, resta à la ferme avec ses sœurs.

L'auteur de la carte, Paul, échappa vraisemblablement à la mort dans les tranchées grâce à une pièce de cinq francs qu'il avait en poche et qui arrêta une balle. Mais il fut gazé et en subit les conséquences durant le restant de sa vie qu'il passa à la ferme des Bouviers en compagnie de ses sœurs. Il mourut en 1957

Ses nièces se souviennent des innombrables voyages à Saint-Laurent pour aller acheter ses remèdes à la pharmacie, en particulier des **cigarettes antiasthmatiques Louis Legras**.



archives famille Martelet

La pièce qui sauva la vie au soldat Martelet

La cigarette antiasthmatique Louis Legras

Partant du principe que certaines plantes solanacées (en particulier le datura) avaient un effet bénéfique dans le traitement de l'asthme, le pharmacien Louis Legras mit au point, à la fin du XIX^e siècle, une cigarette vendue en pharmacie pour soulager les patients victimes de cette affection.

On trouvait cette spécialité dans les officines jusqu'en 1992, année où elle fut retirée de la vente, ainsi que les produits similaires, en raison de détournements d'usage. En effet, un des composants de la cigarette Louis Legras, le datura, est riche en alcaloïdes et, à partir d'une certaine dose difficile à évaluer, il provoque des effets hallucinogènes incontrôlables.

D'après Cécile Reynal, Revue d'histoire de la pharmacie, n° 353

Le quatrième frère, Émile, combattit en Syrie. Le cinquième, Jean, perdit la vie au front, en 1915, quelques jours après son vingt-et-unième anniversaire. Le dernier bulletin municipal de Grande-Rivière (n° 6, novembre 2014) reproduit



Au premier abord, la légende de la carte pose problème. Que serait venu faire un ballon dirigeable allemand en 1913 sur une base militaire française ? L'époque n'était pas à la collaboration technique et, la guerre n'étant pas commencée, il ne pouvait s'agir d'une capture.

L'explication est ailleurs. Nous sommes nombreux à avoir entendu parler des « zeppelin », ballons dirigeables allemands, mis au point par le comte Ferdinand von Zeppelin, en service de 1908 à 1937 et à usage tant militaire que civil. En 1913, les « zeppelin » étaient déjà très populaires aussi bien en Allemagne qu'en France. Ils représentaient la forme la plus aboutie des ballons dirigeables, moyen de locomotion d'avenir, croyait-on, plus sûr que l'aviation balbutiante.

Ce succès allait éclipser le dirigeable français, inventé à la même époque par l'Alsacien Joseph Spiess, fabriqué par Zodiac, mais refusé par les militaires de 1913 qui le trouvaient peu maniable.

Après la guerre, alors que les « spiess » avaient disparu, les « zeppelin » connurent une utilisation civile sur la ligne Friedrichshafen - New-York. Gonflés à l'hydrogène, gaz très inflammable, leur carrière fût interrompue brutalement par l'incendie catastrophique du zeppelin « Hindenburg » à New-York, en mai 1937.

Ainsi, bien avant la Grande Guerre, pour les Français, un dirigeable était devenu un « zeppelin » tout comme de nos jours un autorail est appelé « micheline » et un réfrigérateur, « frigidaire ». Les linguistes nomment ce glissement : onomastisme, ou nom commun dérivé d'un nom propre. Et c'est ainsi que sur notre carte, le dirigeable français spiess a été nommé « zeppelin ».

le document officiel de son décès, ainsi que des extraits de lettres dont la dernière a été écrite quelques jours avant sa mort.

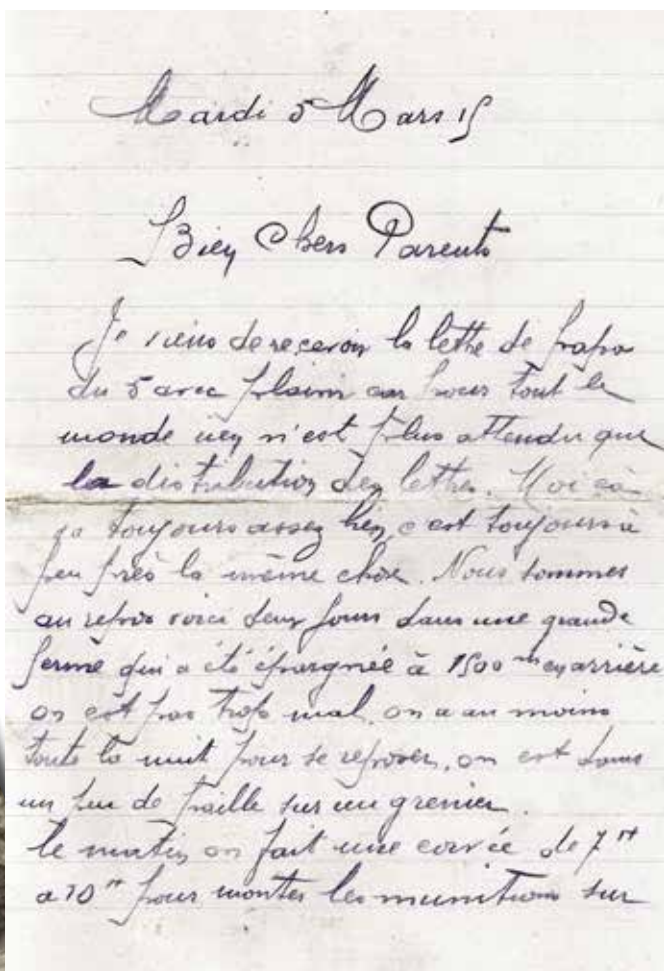
On apprend ainsi que, né le 22 octobre 1894, Jean Martelet appartenait au 60^{ème} régiment d'infanterie et qu'il fut « tué à l'ennemi » le 25 septembre 1915 à Jonchery (Marne).

C'était le premier jour de la seconde bataille de Champagne, offensive décidée par Joffre et destinée à percer les deux lignes de défense allemandes afin de relancer la guerre de mouvement. La bataille dura du 25 au 28 septembre (jusqu'au 1^{er} octobre pour certains historiens) et ne permit pas d'avancée décisive. En effet, malgré la soudaineté de l'attaque française, les Allemands avaient pu déployer des réserves locales



CG 41 Internet

puis bénéficier du renfort de leur 10^{ème} corps d'armée. Les pertes humaines furent lourdes avec près de 28 000 tués du côté français, sans compter les blessés, les prisonniers et les disparus.



Le courrier avait une importance primordiale, particulièrement pour cette famille dont cinq fils étaient mobilisés. On raconte que le père, Régis Martelet, faisait chaque jour les cents pas le long du chemin en attendant le facteur. De son côté, Jean écrit le 5 mars 1915 « Je viens de recevoir la lettre de papa du 5 avec plaisir car pour tout le monde rien n'est plus attendu que la distribution des lettres. »

Jean écrivait beaucoup, la famille a conservé dix-huit lettres reçues entre le 22 août 1914 et le 2 septembre 1915. Ce fut alors la dernière, mais ses proches n'apprendront son décès qu'en 1916.

*Fabienne Lacroix et Bernard Leroy
grâce aux documents de la famille Martelet
et aux témoignages de Jeanne et Anne-Marie*

Le Lien, à travers les recherches, les archives et la plume de monsieur Jean Louvier, propose une série d'articles sur l'eau dans les onze villages de la partie haute du Grandvaux.

Le premier article, ci-dessous, traite des différentes façons dont l'eau était recueillie et conservée avant la construction des réseaux et en particulier, celui de l'Abbaye. Les suivants examineront la situation village par village et les solutions parfois ingénieuses qui avaient été mises en œuvre. Quand au dernier article, il s'intéressera à l'histoire du Syndicat Intercommunal des Eaux du Grandvaux, depuis sa création, fin 1948, jusqu'à nos jours.

L'Eau ! Quoi de plus naturel. Ouvrir un robinet est devenu un geste fait machinalement, presque sans y penser. On y pense seulement lorsque l'eau est coupée et quand arrive la facture !

L'eau a toujours fait partie de notre quotidien. Notre corps en contient plus de 60%. On peut se passer de manger pendant plusieurs jours, pas de boire.

Les « Anciens » en étaient bien conscients et la plupart des constructions étaient implantées de préférence à proximité d'un point d'eau naturel : source ou cours d'eau.

Quant aux habitations qui ne bénéficiaient pas de ce privilège, il n'y avait que deux solutions : la citerne alimentée par l'eau du toit ou le puits creusé à l'aplomb d'un passage d'eau.

Les fontaines n'apparaîtront que plus tard car leur installation nécessitera souvent des travaux importants (captage, canalisations, maçonnerie) donc onéreux.

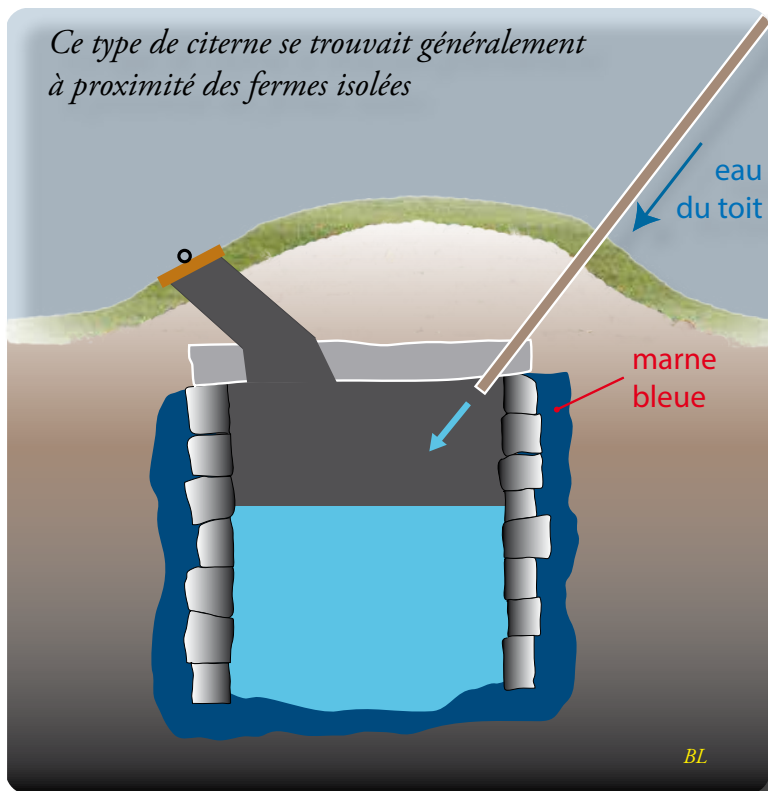
Pour suivre l'évolution de l'alimentation en eau des communes du Grandvaux depuis près de 200 ans, nous avons eu recours au dictionnaire historique édité par Rousset entre 1850 et 1854. Une carte d'état major

a permis de situer les puits, citernes, lavoirs et fontaines encore existants en 1938. Et nous remercions surtout les personnes qui se sont fait un plaisir de nous parler de la place que l'eau tenait dans la vie de tous les jours pour leurs parents, leurs grands-parents, et qu'il n'était pas question de gaspiller.

Les citernes

La citerne est destinée à recueillir et à stocker l'eau de la toiture. Elle ne se prête pas à l'établissement d'un point d'eau.

Ce type de citerne se trouvait généralement à proximité des fermes isolées



Réaliser une citerne consiste à creuser une fosse ne permettant aucune infiltration, d'une contenance variable. A l'intérieur, l'étanchéité pourra être assurée par une couche de marne bleue. Elle sera surmontée et protégée par une dalle recouverte d'un monticule de terre, avec portillon pour le passage du puisard (appelé également puisieu ou pousselet).

Si le volume a été bien « pensé » en fonction des besoins et qu'il pleuve suffisamment au cours de l'année, on aura de l'eau en quantité, mais pas forcément en qualité. En effet, après une période de sécheresse, la première pluie va lessiver le toit avec tout ce qui s'y trouve, occasionnant une pollution susceptible d'entraîner des conséquences sur le plan sanitaire.

Par précaution, des communes imposeront, par un règlement de police, des dispositions qui devront être scrupuleusement respectées. Il est certain que boire de l'eau en provenance des citernes pouvait présenter des risques. Aussi, à titre préventif il était courant d'ajouter un peu de vin dans les verres, même pour les enfants !

Mais notre organisme est particulièrement bien fait puisqu'il est capable d'être immunisé aux substances toxiques acquises par ingestion à doses progressives. Ce phénomène est connu sous le terme de mithridatisation. Dans certaines communes les habitants boivent leur eau sans problème, par contre quand arrivent les touristes...bonjour les gastros !

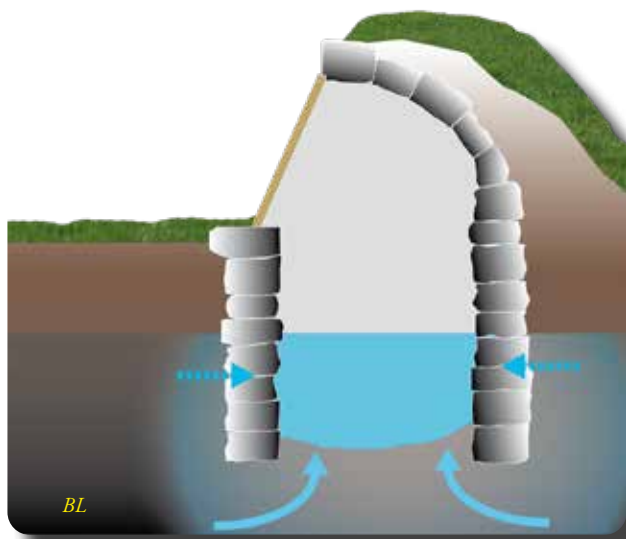
En attendant la réalisation des travaux d'adduction d'eau (vers 1975 pour certaines communes) on voit apparaître ci et là l'eau à la maison au moyen de pompes à main placées au-dessus de l'évier, alimentées par un tuyau plongeant dans la

citerne. On n'arrête pas le progrès.

Les puits

Le puits est une excavation plus ou moins profonde creusée pour recueillir les eaux d'infiltration ou une nappe souterraine.

On aura de l'eau, mais il faudra aller la chercher au fond du puits ! Un seau attaché à une corde peut être une solution, mais pas toujours la plus pratique compte tenu de la profondeur, du poids qu'il faut remonter et des risques de renversement si le seau heurte la paroi du puits.



Une fois le puits creusé au droit de la nappe, on garnissait ses parois de pierres calcaires grossièrement taillées et maçonnées de façon à permettre à l'eau de s'infiltrer. Le fond était laissé tel quel. On le protégeait à

l'aide d'une voûte recouverte de terre. Une porte en bois fermait le tout.

Par la suite, on installa sur certains puits, ceux pris en charge par les communes en particulier, une barre d'alimentation avec un volant entraînant une chaîne sans fin ou à godets plongeant dans l'eau qui se déverse dans une auge en pierre ou un bassin en fonte.

Les Fontaines à jet continu

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les fontaines étaient pratiquement toutes urbaines. Les théories hygiénistes, les possibilités financières des communes, le besoin croissant et permanent d'eau en pays d'élevage amenèrent les communes à s'équiper de fontaines publiques ou du moins à aménager de nombreux points d'eau.

À cette époque, les fontaines étaient devenues un centre de vie : bousculade des troupeaux, lieux de réunion et de conversations. Aller à l'eau n'était pas une corvée, c'était une occasion de rencontres.

Dans certains villages, on éleva des fontaines monumentales comme dans le nord du Jura et en Haute-Saône. Dès la première partie du XIX^e siècle, on commença à construire dans ces régions de véritables édifices comprenant plusieurs bassins, lavoir, abreuvoir, parfois surmontés de la mairie (mairie-lavoir). Les nôtres sont plus simples, mais leur simplicité ôte toute possibilité de les dater sinon par la consultation des archives communales.

L'alimentation est assurée par gravité depuis une source ou un passage d'eau situé à une altitude supérieure à celle de l'ouvrage. Le raccordement source-fontaine était parfois réalisé au moyen de tuyaux en bois assemblés à l'aide de manchons métalliques. C'est le gonflement du bois qui assurait l'étanchéité. *(suite dans le Lien n° 79)*

Jean Louvier





Vendredi 24 juillet, inauguration de l'exposition

L'exposition annuelle des Amis du Grandvaux connaît un succès grandissant : cet été, durant trois semaines, 2100 personnes sont venues découvrir le savoir-faire des artisans, boisseliers, tourneurs, sabotiers, tabletiers... Pour les bénévoles, cette réussite équivalait à la reconnaissance de plusieurs mois de travail, de recherches et d'aménagement des locaux. Alliée inattendue, la météo calamiteuse de juillet a de son côté favorisé la fréquentation. Reste que l'intérêt et la curiosité de nos visiteurs de tous les âges et de tous les horizons pour le travail du bois et les conditions de vie de nos anciens à une époque pas si éloignée, ont été les principaux moteurs de cette exposition réussie.

Nos visiteurs

Les Jurassiens étaient majoritaires avec 1300 personnes dont 300 enfants. Vinrent ensuite, les Français d'autres départements (700 personnes dont 80 enfants) et enfin les étrangers (100 personnes accompagnées de 20 enfants).

Les animations

Parallèlement à l'exposition proprement dite, chaque journée ou presque a connu son animation.

Trois tourneurs, Bernard Bouillet, Robert Marichy et Jean-Pierre Perreau ont animé en tout sept demi-journées de démonstrations sur leur tour à bois.



Le dernier sabotier traditionnel de Franche-Comté, Michel Simonet, a fabriqué devant nous une paire de sabots à la main. Il nous a confié avoir des clients réguliers qui chaussent régulièrement ses sabots en tilleul pour leurs qualités isolantes et de confort. On peut visiter son site internet : <http://www.sabotierdujura.com>



Un sanglier, Bruno Atil, a prélevé des mètres de sangles sur des troncs d'épicéa provenant de Prénovel.

André Burry a lancé une fabrication de taillonnons, relayé ensuite avec efficacité par Jean, bénévole de l'association.



Autre bénévole, Gérard animait un atelier de vannerie sauvage selon des méthodes très personnelles.

Maurice Bénier avait prêté un appareil ancien très ingénieux, permettant de fabriquer des chevilles en bois de saule, ainsi que d'autres instruments de mesure et outils anciens pour le travail du bois provenant de l'atelier de Roger Bourgeois de Saint-Laurent.



photo Rémy Dubois

La « bicyclette » ou appareil à ébaucher les mortaises des pièces de charpente de Pierre Bourgeois. En libre-service, cet ancêtre des perceuses de chantier aura peut-être suscité des vocations de charpentier...



Reconnaître une trentaine d'essences d'arbres à partir d'échantillons en forme de gobelets tournés ? Cet exercice difficile a connu un beau succès, mais les bonnes notes étaient rares.



Installée dans le poêle et très entourée, la maquette animée d'un ancien atelier de manches de parapluies, oeuvre de Claude Berrez, a fonctionné pratiquement sans interruption. Lorsque son constructeur était absent, Armelle et Clément ont brillamment assuré l'intérim.

C'est en voyant fonctionner les tonneaux de polissage de la maquette que madame Gay, qui a travaillé à l'usine de cintres Bejanin de Château-des-Prés dans les années 1960 à 1973, s'est souvenue de son poste à la finition où elle procédait au polissage des baguettes :

« Les baguettes étaient les pièces qui servaient à faire les pince-jupe et les pince-pantalon. Après polissage, on les prenait, on les étendait et on les vernissait au pistolet. Ensuite venait l'opération de feutrage pour les pince-jupe : les bandes de feutre arrivaient toutes découpées, elles étaient fixées à la colle et au pinceau. Puis on posait la ferraille. Par la suite, une machine est arrivée et cette opération s'est faite directement sur la machine. »



Les enfants ont trouvé leur bonheur avec une dizaine d'ateliers bricolage animés par Elisabeth : fabrication de petits trains, de camions avec des chutes de hêtre de récupération. Chacun repartait avec sa réalisation.

Autre moment fort : les quatre ateliers de marionnettes animés par Jean-Michel Galopin, de l'association APATAM, qui a également donné un spectacle original en soirée.

Site internet :

<http://apatamspectacles.pagesperso-orange.fr>



L'exposition

Dans la cuisine, lieu d'accueil, des panneaux expliquaient notre démarche et l'esprit de l'exposition.

Dans le poêle, les vitrines regroupaient des jouets, des pipes, des accessoires de couture, des petits objets en bois précieux... On pouvait également découvrir les écrins, production de la cartonnerie de Sur-le-Moulin. Au mur, huit tableaux en bois, oeuvre d'Elisabeth, illustraient les principales caractéristiques et utilisations des essences de bois les plus courantes du Haut-Jura.

L'écurie était devenue le village des artisans : chaque stalle évoquait un métier : boissellerie, tabletterie, tournerie, saboterie, layetterie, fabrication de skis, chaiserie...

Après avoir expliqué à deux enfants qu'avant l'arrivée des matières plastiques, tous les objets

usuels de la maison et de l'écolier étaient en bois,

la plus jeune demanda :

« Alors, les télé, elles étaient aussi en bois ? »

La grange, transformée en atelier de tournerie, abritait une série de tours représentant l'évolution de ces machines : tour à archet, à pied, poulies, arbres de transmission. La roue à chien de Gustave Ferrez de Saint-Pierre, entièrement rénoverée par Rémy et Xavier intriguait bon nombre de visiteurs

Et quelle surprise de voir arriver un monsieur, demandant directement à l'accueil :

« Je viens pour voir la roue à chien. Cette roue appartenait à mon oncle et, petit, je me souviens être monté dedans pour la faire tourner. Puis, mon oncle

me donnait un coquetier tourné grâce à la force motrice de mes jambes !!! »

En voyant la collection de planches à laver de toutes tailles, de toutes formes, une visiteuse se rappelait qu'une femme passait dans les maisons pour faire la lessive. Pendant la dernière guerre, cette femme a demandé à des personnes de fuir car les Allemands arrivaient et détruisaient tout ; comme elle était un peu simplette, les gens ne l'ont pas cru ; ils auraient bien dû...

Outre les présentations d'objets, les démonstrations d'artisans ou de bénévoles, la documentation à consulter, notre exposition se voulait intergénérationnelle, les anciens étant heureux de revoir ou de reproduire des gestes oubliés et les visiteurs avides d'informations. Les enfants ont bénéficié d'ateliers, créés spécialement à leur intention, encadrés par les bénévoles. Leur fréquentation a dépassé toutes les prévisions, certains revenant plusieurs fois, souvent accompagnés par les grands-parents..

DES FAMILLES D'ARTISANS DU BOIS (SUITE DU LIEN N° 77)

Le dernier numéro du Lien présentait l'artisanat des communes situées plutôt au sud du Grandvaux : Les Piards, Prénovel, Chaux-des-Prés et Château-des-Prés. Nous nous étions engagés à poursuivre nos recherches en interrogeant les familles d'anciens artisans, à partir des éléments retrouvés dans les annuaires, dans les archives familiales ou officielles, où à la faveur de témoignages recueillis lors de l'exposition. Nous pensions ainsi retrouver la trace des fabrications dans les autres villages du Grandvaux.

Comme nous le pressentions, pour certaines communes, il a été difficile de retrouver des documents d'artisans, soit que ce type d'activité y ait été marginal, soit que la structure des entreprises s'y prêtait moins. De plus, les Archives départementales ne conservent que la trace des artisans déclarés. Pourtant, dans tous les villages, il se fabriquait d'innombrables objets d'usage quotidien et presque toutes les familles étaient concernées.

Dans l'annuaire du Jura de 1911, pour l'année 1910, on dénombre 148 sabotiers et marchands de sabots mais aucun déclaré dans le Grandvaux. Et pourtant on portait bien des sabots !

Nous nous baserons donc principalement sur des témoignages, émouvants pour certains.

Au Lac-des-Rouges-Truites

Jean-Pierre Thouverez nous raconte : « mon grand-père ramassait la boissellerie dans les fermes, pour la livrer aux clients (des seilles à traire, seilles à vendanges de forme ovale, avec une



particularité elles avaient toutes des oreilles). Suivant le client, il pouvait être amené à recouper les oreilles. Les oreilles avaient une utilité, elles servaient à tendre les cordes sur la voiture afin de maintenir le chargement. Ses fournisseurs étaient des Jouffroy et Bouvier, boisseliers au Voisinal. Les sabots s'achetaient chez la Marthe (épicerie-tabac). Ils venaient de la Bresse. ».

Dans l'annuaire Melcot de 1889, on trouve la trace d'un boisselier du nom de Thouverez

À Fort-du-Plasne

En 1960, **Georges Pagnier** rachète la fabrique de coucous de Tristan Bernard de Besançon et s'associe avec une tierce personne pour fonder Jura-Souvenirs. L'entreprise fabrique des coucous, des boîtes de jeux, des jouets d'enfants (pianos, établis) des babyfoots avec les bonhommes en bois (qui disparaîtront avec l'arrivée du plastique chez Charton), des articles souvenirs, de la tabletterie, des phares-thermomètres, des phares-lampes de chevet, des presse-livres, des articles de bureau...



PORT-du-PLASNE (Jura) — Scierie THOUVEREY, sur la Lemme



Jean-Michel Lecoultre, se souvient : « des baromètres avec un décor feuilles de vigne sculpté en bois de tilleul. Ce travail était réalisé en sous-traitance à domicile par Gilbert Profili de Morbier, un dénommé Besson ou Boisson également de Morbier et Titi Cart-Lamy de la Chaux-du-Dombief. La partie instrument de mesure venait de Villers-le-Lac .

Le petit coucou, présenté dans l'exposition était vendu sous forme de jeu de construction. Certains munis d'une sonnerie marquaient tous les quarts

d'heure, d'autres ne sonnaient pas.

Un représentant multicarte trouvait des marchés pour Jura-Souvenirs. Il se fabriquait aussi des boîtes en bois cachetées à la cire pour le transport des valeurs à déclarer (exemple bijoux). En automne, l'entreprise employait une dizaine d'ouvriers, hors travail à domicile.



Elle était idéalement placée pour le déchargement du bois depuis la route du Dessus. Le châssis de l'usine était un ancien modèle avec des coussinets en bois.

En (1968) la scierie du Mitan a été vendue aux Truites Bleues, pour y loger le personnel ».

Les informations données par les différents annuaires consultés nous indiquent pour la commune de Fort-du-Plasne :

L'usine aux coucous. C'était d'abord une scierie, appelée tantôt «scierie du Métan», «du Mitan» ou encore «Moulin du Milieu». Située entre celle du Pont-de-Lemme et celle du Saut (Les Truites Bleues), elle appartenait à une famille Thouverey de Fort-du-Plasne, puis Gilbert Bouvet la racheta. Il possédait toutes les scieries le long de la Lemme depuis la Maréchette et était propriétaire également d'une scierie à Ilay. En 1951, il y installa Georges Pagnier avec une dizaine d'ouvriers. Gilbert Bouvet avait en tête de créer une grande scierie du Grandvaux, qui se situerait avant l'actuelle ferme Vionnet. Mais son projet n'aboutira pas.

Articles de Saint-Claude - tournerie tabletterie :

- **P. Barratte** (1895 - annuaire Melcot)
- **A. Barratte** (1926 - annuaire Fournier)

Il s'agit sans doute de la même famille, nous n'avons pas trouvé d'autres informations, si ce n'est que les anciens se souviennent que l'on produisait de la bimbeloterie.

Ne soyons pas chauvins : à Foncine-le-Bas, il se fabriquait, chez **Cretin**, des petites boîtes à pharmacie en bois de tilleul, ainsi que de la layetterie.

À Grande-Rivière

Avant la fusion survenue en 1973, il y avait deux communes, Grande-Rivière et Rivière-Devant. Pour simplifier, nous avons regroupé les informations sous la dénomination actuelle.

D'après l'annuaire Melcot année 1889, on retrouve la trace des artisans suivants :

- deux fabricants d'instruments aratoires (**Martelet et Grillet**)
- un boisselier (**Genoudet**)

Annuaire Fournier de 1926 :

- un fabricant d'instruments aratoires (**Arthur Grillet**)
- un charron (**Arthur Grillet**)
- un sabotier (**Alexandre Barberat**)
- un tourneur (**Albert Gaillard**)

À Chaux-du-Dombief

D'après le dictionnaire Rousset (1854-1855), on note la présence d'un sabotier (**Olivier**)

L'annuaire Fournier (1926) recense un brosier (**Courdier Frères**)

Une information orale fait état d'un fabricant de bâchons¹ dont la période d'activité et même le nom ne nous sont pas parvenus.



À Saint-Pierre

Le propriétaire de la roue à chien installée chez **Louis Ferrez**, puis chez son fils **Gustave** (1872-1938) fabriquait des balustres pour les cabinets d'horloge comtoise, des coquetiers, des pieds de lampe et des rouleaux à pâtisserie.



Maxime Bénier produisait des coquetiers et des balustres, il allait les vendre jusqu'à Champagne.

Le fromager, **Joseph Boisson**, fabriquait des sabots en période creuse et a continué cette activité durant sa retraite.



Henri Verjus s'était spécialisé dans les toupies.

Michel Verjus, son neveu, fabriquait des lits de camp pour l'armée, des caillebotis pour Trigano, des petites armoires et de la petite lustrerie. En-

¹ Bâchons : grand panier en coudre de noisetier, de bon diamètre, pouvant contenir 1/2 m³ de fumier, de sable, de pierres ou de betteraves.

suite installé à la zone industrielle de Saint-Pierre, il fabriquait des meubles rustiques. Il resterait un châssis chez **Pierre Verjus**.

Fabrication de chaises : **l'Antoine**, chaisier ambulant, passait avec son banc d'âne, ses outils, dans les maisons où il était logé nourri ; il fabriquait une chaise par jour. Le paysan fournissait le bois et la paille, qui arrivait en gare de Saint-Laurent, en gerbes.



Henri Bénier, père de Maurice, fabriquait chez lui à la main des chaises toutes en bois. Elles portent sous l'assise la date de fabrication.

La petite fille de **Paul Bourgeois** se souvient



de son grand-père qui travaillait chez lui en plus de son activité à la lunetterie Colin de Morez. Il fabriquait des planches à laver, des maillets en bois de différentes tailles, des sabots et des pinces à linge pour retirer le linge de la lessiveuse.

À La Chaumusse

Selon les témoignages recueillis au cours de l'expo, **Aristide Ferrez** aux Chauvettes-de-Bise fabriquait des sabots. **Léon Benoit** en fabriquait aussi, mais les siens étaient en bois sculpté et peints. **Abel Besson** était tourneur.

René Benoit déclaré comme menuisier avait repris la succession de son père Jules de 1925 à 1950 qui fabriquait également des rabots. Puis de 1950 à 1975, avec son épouse, il produisait entre autres, des articles scolaires (ardoises, plumiers, écriitoires) pour la maison Ulmann de Paris. Ces objets étaient expédiés par colis SNCF déposés en gare de Saint-Laurent.

Il était également fournisseur des établissements Monneret de Lons-le-Saunier. Un camion passait régulièrement prendre les plumiers, les travailleurs... Il fabriquait également des boîtes à sel.



Cet inventaire serait incomplet si on ne parlait pas des anciens artisans du bois de Saint-Laurent. Ils seront présentés dans un prochain Lien.

Christine Leroy



HETRE

BOIS MI-DUR A GRAIN FIN
FACILE A USINER
BEAU POLI
ACCEPTÉ LES FINITIONS
LAQUÉES

Fallos / Fruits du hêtre

UTILISATION

OBJETS DOMESTIQUES
ACCESSOIRES CULINAIRES
BROSSES
CINTRES

